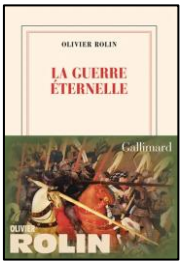

Gérard Cartier

Dernières nouvelles de Troie

La Guerre éternelle d'Olivier Rolin (*Gallimard, 2026*)

Les lecteurs d'Olivier Rolin ne seront pas surpris de le voir se mesurer à *L'Iliade*, à laquelle la sauvagerie de notre époque rend une malheureuse actualité. Aucun écrivain n'est plus légitime que lui. Sa connaissance de la vieille langue est restée dans les annales de Normale Sup ; la plupart de ses livres contiennent des allusions, parfois discrètes, aux œuvres homériques (ainsi, dans *L'Invention du monde*, d'une rixe entre deux chauffeurs qui se poursuivent autour d'un autocar, comme Achille poursuivait Hector autour des remparts de Troie) ; et quand les Rencontres de Chaminadour ont voulu parler d'Homère, en 2024, c'est Rolin qui a été choisi pour les diriger. Ces Rencontres ont été pour lui l'occasion de se replonger dans les chants du vieil aède, dans *L'Iliade* surtout, moins fréquentée que *L'Odyssée*, mais pour laquelle il nourrit une passion inchangée depuis les années turbulentes de sa jeunesse, et qui parle mieux de notre temps, hélas, que les errances fabuleuses du fourbe Ulysse.

De celui qui a chanté la chute de Troie, à qui l'Antiquité a donné le nom d'Homère, on ne sait rien, pas même s'il a existé. Olivier Rolin l'imagine errant sur les rivages de la Troade, recueillant les histoires colportées de génération en génération à propos de la destruction d'une citadelle locale, cinq siècles auparavant, tressant récits et chants pour en faire la vaste épopée (près de 16.000 vers) que nous lisons aujourd'hui. Elle ne fut connue en Occident, pendant des siècles, que par le truchement des auteurs grecs et latins qui s'en étaient inspirés – jusqu'à la découverte, au XV^e^, d'un vieux manuscrit byzantin conservé à Venise. Quant à Troie, dont la fin, et même l'existence a longtemps baigné dans la légende, elle ne fut découverte qu'au XIX^e^ siècle. Résumons :

> …de quoi parle ce Livre premier qui n'en est pas un, composé par l'Ancêtre majuscule de tous les écrivains, qui ne savait sûrement pas écrire et peut-être n'a jamais existé ? D'une guerre dont on n'est pas du tout sûrs qu'elle ait jamais eu lieu, de la chute d'une ville qu'on n'a longtemps pas su placer sur une carte, et que l'on pourrait croire aussi imaginaire que les *Villes invisibles* de Calvino.

Olivier Rolin, en voyageur impénitent, commence par se rendre en Thrace, sur les lieux où se sont déroulés les combats. Il visite la plage aux vaisseaux noirs, les marais du littoral, les villages de la patrie d'Andromaque razziés par Achille, le tombeau de celui-ci, il cherche les deux sources des lavandières de Troie, l'une fraîche et l'autre chaude – et il erre dans les vestiges de la citadelle de Priam. La lente réinvention de Troie au cours des siècles est le cœur du récit. Beaucoup de voyageurs, qui pour être aujourd'hui inconnus n'en font pas moins de piquants personnages (Pietro della Valle par exemple, qui après avoir arpenté une fausse Troie au début du XVII^e^ siècle, transporta d'Ormuz aux Indes, puis à Rome, quatre ans durant, le corps embaumé de son épouse trop aimée…), beaucoup ont cherché en vain ses remparts avant de croire les trouver où ils n'étaient pas. Troie, on le sait, fut découverte et fouillée par Heinrich Schliemann à la fin du XIX^e^ siècle. C'est un homme étrange et fascinant, dont le destin vaut celui de Cendrars et de ses sept oncles réunis – à qui huit romans suffiraient à peine. Rien ne le prédisposait à être archéologue. Peu de temps après avoir commencé à excaver, il découvre des pans de murailles de la forteresse de Priam, si bien conservés qu'il les croit d'une époque

postérieure : il les détruit. Il meurt vingt ans plus tard, après des fouilles acharnées, sans revoir les restes de la cité homérique. Le site n'est plus aujourd'hui qu'un champ de ruines indéchiffrables, un « vertigineux précipité de temps mêlés » :

> Cette butte, ces trente mètres dominant la plaine, c'est une immensité de temps amoncelé, une dizaine d'établissements humains échelonnés sur plus de trente siècles, détruits, effondrés, rasés par des tremblements de terre, des incendies, des guerres, broyés, nivelés et reconstruits sur les ruines précédentes, entassés les uns sur les autres. Et au sein de ce prodigieux empilement temporel, il y a la Troie d'Homère – la citadelle qu'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme telle.

Au fil de son récit, Olivier Rolin donne vie à quelques épisodes célèbres de la guerre de Troie, mais il en renverse la perspective traditionnelle, démythifiant l'épopée, rendant les héros grecs à leur inhumanité, faisant du vieux poème non le chant de la colère d'Achille, comme le proclame son premier vers, mais le poème de la mort d'Hector, « le guerrier mélancolique », qui va au combat en sachant obscurément que sa ville est perdue. L'amitié de l'auteur va aux vaincus : la compassion est le ressort de ce livre ; c'est ce qui nous le rend cher et nécessaire. Il y a là des pages magnifiques, de celles que les critiques disent *d'anthologie* (mais il n'y a plus d'anthologie, même au lycée), les premières par exemple, qui décrivent la prise de la citadelle :

> …Et les femmes courant éperdues dans les rues, à demi dévêtues, poursuivies par des hommes de fer, jetées à terre, traînées par les cheveux, menées à coups de plat d'épée vers les navires, escortées de cris obscènes, jetées au creux des coques, les mains liées dans le dos d'un lien d'osier…

Comme souvent chez Olivier Rolin, ces pages sont l'occasion d'une rêverie multiple qui embrasse à la fois l'Histoire, la géographie et la littérature. Tout le sollicite. Un lieu, une image, un simple mot réveillent des souvenirs, quelquefois issus de sa propre vie, plus souvent empruntés à ses lectures, suscitant un monde d'une infinie variété, accueillant tous les échos, propice à tous les vagabondages. *L'Iliade* a fondé la littérature européenne ; les héros de l'épopée, les vicissitudes de la guerre troyenne l'ont nourrie pendant des siècles. On voit donc passer les fantômes glorieux ou équivoques de nombreux écrivains : Byron chassant la bécassine dans les marais de Troie, Chateaubriand guéri de sa fièvre par la vue du tumulus d'Achille, bien d'autres encore, appelés par sympathie, Lautréamont chantant les grues frileuses, Mandelstam, Michaux, Claude Simon (dont Rolin fait un bel éloge), etc. Cette tentative d'épuisement d'une ville disparue par le moyen de la littérature est l'un des moteurs du livre. « Tout grand texte, écrit Rolin à propos de *L'Iliade*, est une machine à voyager, à divaguer dans la littérature. » Ce qui est vrai aussi pour *La Guerre éternelle* – divagation qui est l'un de ses charmes : « Tout vrai lecteur est un oiseau migrateur ».

La destruction de Troie fut longtemps l'archétype des guerres d'extermination, leur figure insurpassable – avant que le XX^{e} siècle ne rende presque mesquines leurs atrocités. Comme l'Ange de l'Histoire de Walter Benjamin (cité en exergue), au visage tourné vers le passé, l'auteur de la *Guerre éternelle* ne voit *qu'une seule et unique catastrophe*, qu'il résume par cette formule saisissante : « C'était hier, aujourd'hui, c'était demain. » Au fil des pages, il rappelle quelques-unes des guerres qui ont endeuillé l'époque moderne : la destruction de Smyrne par les Turcs en 1922, les massacres de Nankin par les Japonais en 1937, la destruction de Guernica, celle acharnée et méthodique de Dresde et de Berlin par les Alliés en février 1945, celle d'Hiroshima la même année, qui coupe le souffle, jusqu'aux guerres qui ont signé notre temps. J'ai été surpris de l'absence de la guerre du Vietnam, qui a accompagné le combat politique du jeune Rolin – et le nôtre. Mais il évoque le génocide de Srebrenica et le siège de Sarajevo, où

il était présent, occasion de pages mélancoliques sur Jane Birkin, sa compagne d'alors : « Nous nous sommes rencontrés dans un tank… etc. » et sur la mort tragique de la fille de celle-ci. Il était impossible, évidemment, de ne pas parler des deux guerres en cours, celle d'Ukraine d'une part, à travers l'exemple de Marioupol, et l'anéantissement de Gaza d'autre part, ce qu'il fait *humblement*, sous la forme de brefs instantanés : « … suaires blancs tachés de sang, ficelés comme des momies, corps secoués de sanglots, enfants en larmes, longs hurlements des femmes. […] Une voix tombe du ciel : "Vous êtes des animaux". »

Cette matière ample et diverse, restituée dans une langue flexible, mais d'une science des mots infaillible, fait de *La Guerre éternelle* une œuvre puissante, profonde de pensée et riche d'émotions, qui ne peut laisser le lecteur insensible. Y affleure, comme souvent chez Olivier Rolin, une sourde mélancolie, qui prend la forme d'une nostalgie des années de sa jeunesse, sentiment (« que la mode réprouve ») en partie lié à l'âge, qui éloigne des usages et des passions du monde qui naît, mais surtout pour des raisons politiques : parce qu'il y avait alors « de grandes espérances, ou de grandes illusions, on croyait au Progrès, à l'École et à l'émancipation par les Lumières (majuscules !). » C'était un autre siècle. L'Histoire s'est conjuguée *au futur antérieur*.

Je voudrais terminer sur une page moins terrible que les récits de crimes et de deuil qui parsèment ce livre, une page même non dénuée d'humour : la prise par l'Armée Rouge, le 27 avril 1945, d'une Troie moderne, la *Zoo Flakturm* érigée au milieu du zoo de Berlin, immense forteresse en béton portant la DCA, « faite pour durer mille ans […], l'un des bastions de Germania, la future "capitale du monde" » :

> Autour du bunker géant s'étendait un paysage d'apocalypse. Sous les stupas effondrés du faux palais indien qui avait été l'enclos des éléphants, un unique survivant, affolé par les explosions, barrissait au milieu de ses congénères morts. Un hippopotame barbotait dans une mare d'eau rougie de sang. Des singes et des oiseaux exotiques, évadés de leurs cages démolies, hantaient les arbres déchiquetés. Des buffles, des antilopes erraient entre les tanks, les cratères de bombes, les corps de soldats morts. (Quelques jours après la chute de Berlin, Vassili Grossman visita le jardin zoologique. Il y vit des « cadavres de singes, d'oiseaux tropicaux, d'ours ». Devant une femelle gorille morte, il demande au gardien si elle était méchante – « Non, répond le vieil homme, simplement elle grognait très fort. Les hommes sont bien plus méchants. ») Trente mille berlinois affolés étaient réfugiés derrière les murailles de béton de la *Flakturm*. Les chars soviétiques tiraient contre les volets d'acier. Des cadavres encombraient les couloirs. L'air, surchauffé et empesté, saturé de la poussière de ciment pulvérisée par les impacts, devenait irrespirable. Dans la salle 11 du premier étage, des blessés qu'on avait dû extraire de l'hôpital surpeuplé, au quatrième niveau, gémissaient sur leurs brancards, posés sur des caisses emplies d'œuvres évacuées des musées de Berlin. Il y avait là, pêle-mêle, des porcelaines et des laques chinoises, des scarabées d'or égyptiens et la fameuse tête de Nefertiti, des dessins de Botticelli pour *La Divine Comédie* et de Matthias Grünewald pour le retable d'Issenheim, un chapeau et des décorations de Napoléon, les reliefs monumentaux de l'autel de Pergame, des centaines de peintures, pierres précieuses et médailles du cabinet de Guillaume II et, dans trois caisses, le « trésor de Priam ». (p. 197-198)